La plus belle invention se nomme l'écriture,
Transcendant la parole afin qu'elle ne meure,
Où par signes, l'esprit, retrouve sa demeure,
Tissant sa tessiture.

Assis, assidûment, au cœur de la nature,
Un livre me livrait son immortalité,
Communiquant la part de cette humanité
Où puiser ma culture.

La sagesse infusait en touche allégorique
Où l'âge m'invitait à saisir son passé.
Le monde respirait sous le dais enchâssé
D'un azur euphorique.

Sans bruits écervelés, criant leur agonie,
Le silence aux vertus guide la réflexion,
Condamnant l'abjection, à la génuflexion,
Pour sa pleutre ironie

.

Serge Laurent

En réponse à certains commentaires
Emis au cours du BAC de Français 2014.

Mots, images et sons

La montagne, pourrait-elle être la montagne,
Sans plaines et vallons vivant à ses côtés !
Ainsi, l'esprit bâtit des châteaux en Espagne
Où l'écrit porte un mot, par le vent, chuchoté.

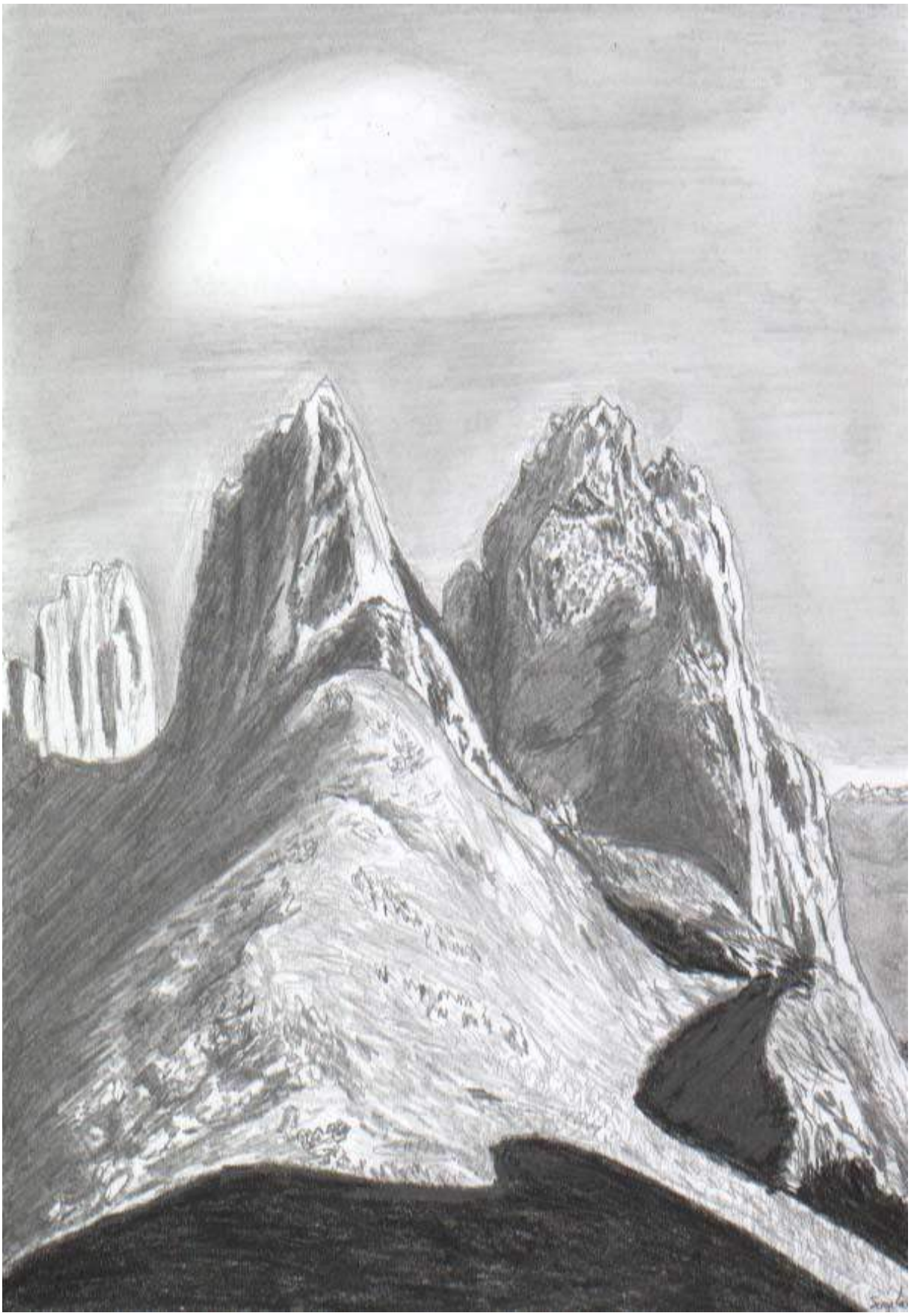
Il n'y a pas vraiment de repère à l'Histoire
Si l'auteur qui la narre omet la vérité.
C'est un événement quand un témoin notoire
Relate avec justesse un fait qu'il a noté.

Les contes ont peuplé villages et campagnes
Quand une fée ouvrait son cœur au chat botté.
Les poètes avaient les muses pour compagnes
Et l'enfant, turbulent, le genou raboté.

Des feux de joie ambraient les bulles de champagne.
Les bourgeois se montraient toujours bien chapeautés
Et quand l'agriculteur semait limons et fagnes,
Il nourrissait l'essor de nos sociétés.

L'Humain rêve souvent sous des mats de cocagne,
Volant toujours plus haut et sans satiété.
La vie arrive en don et qu'il perde ou qu'il gagne,
Il sait que la moisson, brasse l'or, chaque été.

Serge Laurent



Contes et légendes

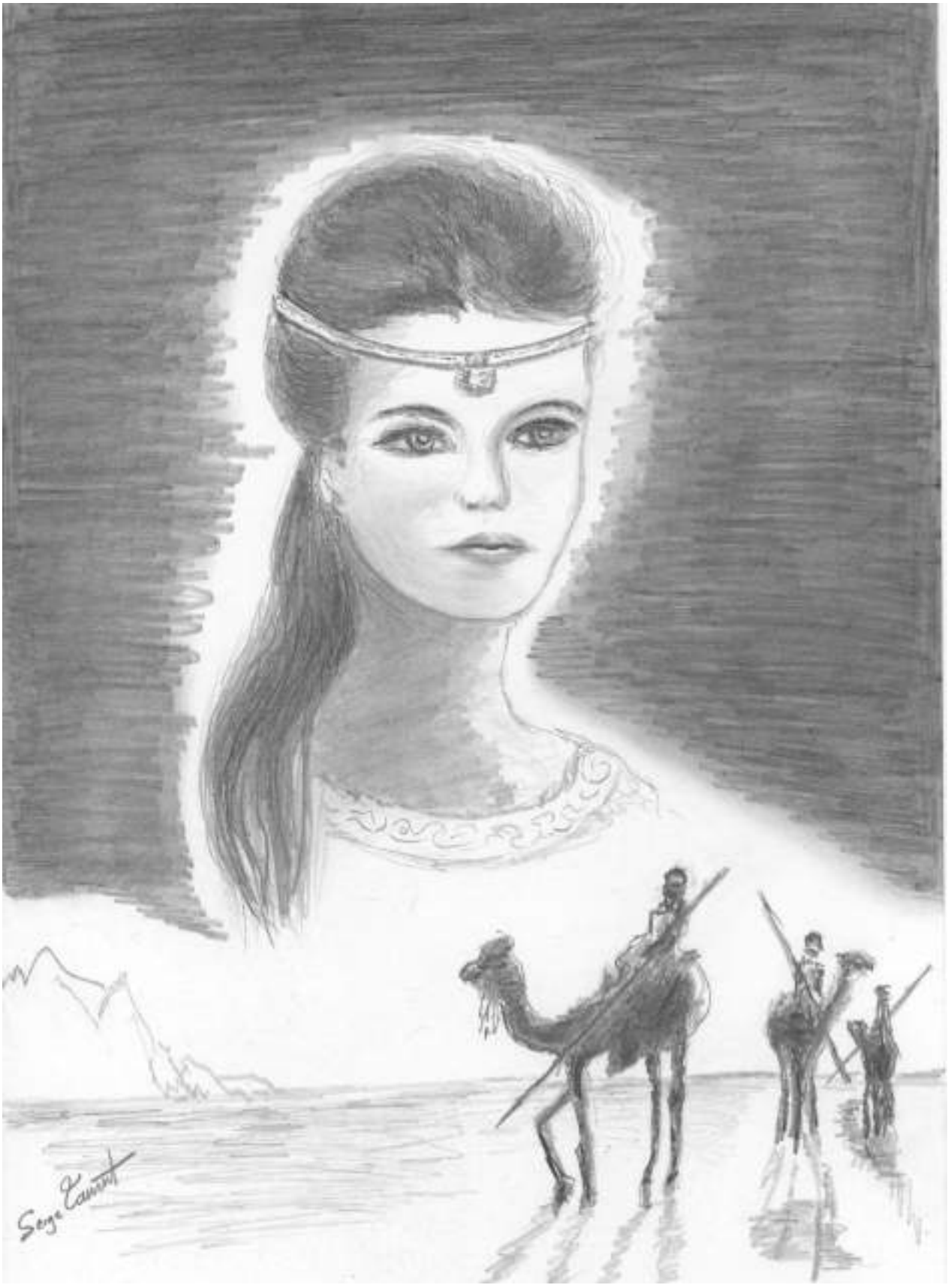
Ecoutez dans le vent les récits des légendes,
Quand l'aube les répand, quand le soir les apprend !
C'est le temps qui les conte et le monde comprend
Que leurs beautés sont grandes.

Les légendes vivent, dans les cœurs, immortelles,
Quand l'une vient frapper, quand l'autre s'introduit
Pour envahir un jour ou peupler une nuit
Et s'annoncer réelles.

Elles hantent l'esprit, printemps des hirondelles.
Chroniqueuses hier, prophétesses demain.
L'enfant qui les entend, vous prend alors la main
Pour lire à leurs chandelles.

Aux matins endormis qu'un rossignol réveille,
Aux champs ensommeillés dont la douceur séduit,
Le soleil va changer où le feu se réduit,
L'étincelle en abeille.

Le merveilleux conduit la ronde et l'ensorcelle.
Un petit sent toujours à l'ombre d'un géant,
La protection filiale et dans l'antre béant,
La bête devient belle.



L'humanité serait une onde fabuleuse
Où les monstres marins aimeraient les dauphins,
Les chevaliers du ciel pourraient, en séraphins,
Contrer la bise hurleuse.

Les nains au fond des bois, bûcherons émérites
Mineurs sortant l'argent des entrailles des sols,
Aux séants des jardins, peignant les tournesols,
Elaborent leurs mythes.

Le travail des titans a soutenu la terre
Et la fée en la femme en exprime l'amour.
La note de musique aux doigts d'un troubadour
Va danser joaillière.

La brèche de Roland en coupant la montagne
Est l'extraordinaire épitaphe d'un choc
Pour qu'un trait séculaire à l'image d'un roc
Evoque Charlemagne.

Les exploits glorieux et l'âme des idoles
Aux détours des sentiers apparaissent sans bruit
Comme un livre illustré dont chaque page instruit
Mieux que les cours d'écoles.

L'Odyssée entretient les magiques voyages.
Gordon Pym par Poe vogue en aventurier.
La légende détient les clés du serrurier
Pour nous ouvrir les cages.

Quand Viviane et Merlin par le même langage,
Engagent à servir la vaillance et l'honneur,
La quête du Graal, c'est trouver le bonheur
Au message du sage.

Serge Laurent

Contez-moi tout

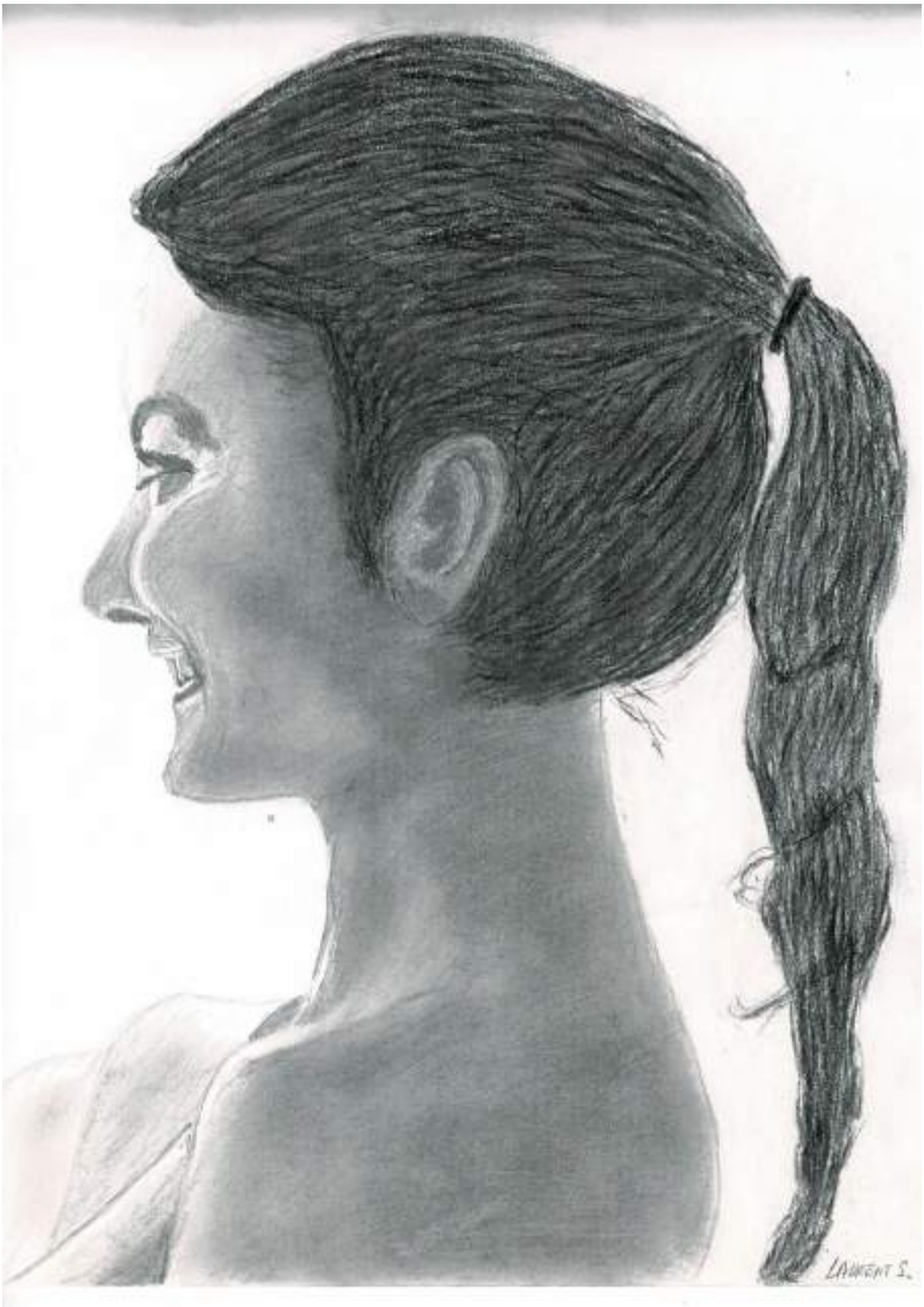
Les mouflets regardaient les stryges des flammèches
Dont les éclats dansaient dans le creux de leurs yeux.
Les clairs obscurs brodaient sur des voiles soyeux,
La cire des bobèches.

La famille créait, au duvet des ténèbres,
Un cercle protecteur d'heureuses voluptés
Où l'âtre repoussait de ses bras veloutés,
Les ombrages funèbres.

L'appréhension fondait par touches langoureuses,
Amadouant les seuils d'univers ingénus,
D'un fol imaginaire aux masques inconnus
D'attractions capiteuses.

La légende empruntait les tympans et les bouches,
Hélant par tous échos, lutins, arragousets,
Pour des générations d'attentifs marmousets
En chaussons ou babouches.

La plèbe surmontait les deuils et les embûches,
Unie à la veillée éluant l'affliction
Sous l'ensorcellement d'un diseur de fiction,
Autour d'un feu de bûches.


LAURENT S.

Une cascade ardente avec ses truculences
Sourdait du corridor des tripots contadins,
Fissurant l'omerta propre aux murs citadins,
Figés dans leurs silences.

Elfes et farfadets prêchaient l'outrecuidance
Eclairant les cerveaux comme des vers luisants
Sortis de l'insondable aux sentiers épuisants
Guidant l'indépendance.

La poule avec ses œufs occultait les créances,
La paille de l'étable était couleur d'argent,
Imitant la richesse afin que l'indigent
En hume les fragrances.

Le chemineau semait la fortune en sagesse.
Le bonheur enfilait des pantoufles de vair
Et la foi des pécheurs conviait à la chair,
Aubergiste et bougresse.

Sous les plafonds brumeux, encaustiqués de graisse,
Jambons en chapelets, saucisses et boudins,
Séchaient aux papillons s'échappant des rondins,
Aux chenets, mis en laisse.

Quand aux carreaux, les trolls frappaient avec la pluie,
Ils conviaient au bal sylphes, nymphes, ondins
Pour que la cheminée ouverte aux baladins
Débarbouille sa suie.

La révolte grondait dans cette anamorphose,
Opposant le diable aux saintes dévotions.
Mélusine allumait bûchers et crémations
Consumant les névroses.

En gothiques atours, l'ange déchu convole,
Habile à promouvoir ses viles intentions.
La femme est une proie, objet des tentations,
Sorcière et frivole !

L'ignorance entretient les bourreaux en cagoule.
L'autodafé fournit la braise en ignition
Aux marmites bouillant dans leur ébullition,
Ciboule et farigoule.

La pensée est un pot intégrant l'axiome.
Par intuition innée, un simple paysan
Au bon sens affirmé, sera son partisan,
Pour en garnir son home.

Sur la rive obombrée aux limpides fontaines,
L'oiseau-lyre entrouvre la cage des esprits
Pour qu'ils ingurgitent, étonnés et surpris,
L'eau des calembredaines.

L'effroi, l'inquiétude aux broches d'Anatole
Cuisinaient tout un plat appétant l'opinion.
Une extase appliquée entrait en réunion
Au bruit d'une pistole.

Le poète curieux suivait maître Cornille
Afin de découvrir un secret virtuel.
Seguin pleurait sa chèvre alors qu'un sort cruel
Transcendait Pétronille.

Dans l'obscur des avens, l'attirance du gouffre
Où se régénéraient toutes les vérités
Diffusaient un rayon de luminosités
Dans un halo de soufre.

La Carte du Tendre, libérait la volière
Pour que l'amour échappe aux pervers sapajous.
Le pays mirifique hanté des carcajous
Séduisait l'écolière.

A sept aunes de l'ogre, un chat mettait ses bottes
Dans le but de croquer quelques belles souris.
La platine aux griffons chauffait les mal nourris
Sous l'aile des hulottes.

L'ironie épiçait la farce enluminée.
Les parvis accueillaient d'illustres voyageurs.
Les agneaux tremblotaient aux hurlements rageurs
D'une meute échinée.

Un rideau chaloupait, prenant le vent en poupe,
Vibrant de courants d'air chahutant les jouets :
Un bilboquet cassé, de dangereux rouets
Et de Riquet, la houppe !

Un fagot fournissait au sourcier, sa baguette.
La fumée occupait la cave et le grenier,
Embrumant un vieux cru à jamais prisonnier
D'une humide cachette.

Langage pourléché aux saveurs de Provence,
La faconde embellit, Lundi, d'un lumignon.
Pourchassant la tarasque aux remparts d'Avignon,
Tartarin court sa chance.

Les dragons sont conduits aux prudes pâturages
Où broutent les démons, issus des religions.
Aux sources du Léthé, s'abreuvent des légions
De mystiques eubages.

Le plaisir se trémousse aux Venus bien peu sages
D'un Boccace railleur, d'un Crébillon badin,
Arrachant les pommes d'un malthusien jardin
Aux menaçants visages.

L'épopée attachée aux prouesses bibliques
Impose un dieu unique à Thor et tous les dieux.
Le parnasse désert y cèle les adieux
Des temps mythologiques.

Il reste cependant la mystérieuse école
Invitant le prodige à sauter les murets
Et le brame des cerfs, aux taillis des forêts,
A prendre la parole.

Opacité, clarté s'opposent dans des luttes
Afin de séparer les lettrés des benêts.
Les boucs et Baphomet en perdent leurs bonnets,
Chapeliers des volutes.

La peau de l'âne vêt les pauvres, d'espérance.
La laideur repoussante acquiert plus de bonté
Que la compromission à la réalité
D'une fausse apparence.

Les lampions désuets aux fragiles bougies
Dispensent plus d'attraits que l'électricité,
Feux follets gracieux de la félicité
Aux passions assagies.

La poupée idyllique au derme en silicone
Gardera-t-elle encor sa robe de satin
Et sa face poupine en roseurs du matin,
Son sourire d'icône ?

La romance respire aux parfums de la lande.
Quand le petit Poucet résiste, courageux,
L'adversité quitte son fatum nuageux,
Capitule et s'amende.

Les énigmes du sphinx, les fatwas puritaines
Les dogmes diffusant l'anathème aux maudits,
L'intégrisme tribal aux versets interdits
Sont des croquemitaines.

Les mots aseptisés comme un drap de cliniques
Rangés sous la soupente en tomes jamais lus,
Dans l'oubli du vécu des moments révolus
Sont jugés satiriques.

Fabliaux esseulés d'aisance contenue,
Remisés aux rayons sous leurs vélins velus
Ils laissent le champ libre au clan des farfelus,
Sans style et sans tenue.

Dans la naïveté de son adolescence,
Un tendron choisira, Andersen l'enchanteur.
Perrault l'affranchira du péril tourmenteur
De son efflorescence.

L'exquise éducation par les Grimm, entreprise
Mettra les chaperons hors d'appétit des loups ;
Le meunier de Chaucer gonfle ses cantaloups,
Libertin par méprise.

Les hivers éthérés, privés d'Epiphanie,
Les horizons glacés des cosmiques lointains,
Ne feront oublier les chevaliers hautains
Et la muse Uranie.

L'aventure empruntée au terroir endémique,
L'effort des écrivains aux bas boursicotant
Conserveront le sel d'un patois picotant,
D'accent académique.

Se traînant orpheline et gourde d'impuissance
De n'avoir pas prédit un plus faste avenir,
L'existence extraira un conte à convenir
Pour une renaissance.

Il était une fois… La fée en sa demeure.
Elle ramènera givre et neige aux sapins,
Une vaste chênaie aux biches et lapins
Où la Dryade fleure.

L'arabesque étirant sa blonde farandole
Animera la lampe au sortir de l'écrin
D'où jaillira un djinn pour Sinbad le Marin
Sous le soufflet d'Eole.

Alice explorera un mythique royaume !
Le vieil arbre chenu dissimule un trésor,
Urgèle orne sa grotte et la malle a son or,
Le roi Arthur, son heaume !

Alors en leur raison de puérile innocence,
Les poulbots useront du pouvoir des titans
Pour tuer l'ogre hideux, issu des noirs autans,
Aux funestes errances.

Amin Dada, Pol Pot, Hitler, Mao, Staline,
Les despotiques noirs et les dictateurs blancs,
Méritent les gibets hérissés sur les flancs
D'une amère colline.

Sous les malédictions, leur sinistre cohorte
Traverse l'Achéron, au bateau de Caron.
La nouvelle arriva par la voix du clairon.
Que la guerre était morte.

Ainsi, dans le néant, s'engloutit l'infamie,
Puis la paix revenue, au son de l'olifant,
L'hydre s'envolera. A la maison, l'enfant
Tend ses bras à mamie.

Et toc, et tic, et tac… ; une pendule crisse
En un soupir cuivré… Chaussez vos mocassins :
Faites un pied de nez et sus aux tracassins ;
Pour que l'ennui périsse !

Sur un tapis volant pérorent les aiguilles !
Oyez ! Oyez ! Oyez ! Fillettes et gamins :
C'est la grand-mère l'Oye écrivant pour demain,
Un conte, de sa main,
Pour un gosse en guenilles !

Serge Laurent

A l'écoute du vent

Ecoutez ce que dit le vent à votre oreille !
Il apporte les bruits et répand les potins
Et quand un cerf-volant, vers le ciel, appareille,
Astique ses patins.

Il erre, vagabond, fait un tour, magnanime,
S'essoufflant et sifflant en poussant, le matin,
Quand au sud, le mistral, en Camargue, s'anime.
Au soleil levantin.

D'échos en courant d'air, il s'instruit et raconte,
Rafle un cri par ici, vole un récit par là.
Il vêt un fait divers, métamorphose en conte,
L'azur qui lui parla.

Il se confond au bleu velouté de l'espace,
Au rouge agonisant, éclaboussant le soir,
Aux blancs d'une nuée où l'ombre d'un rapace
Trouve son reposoir.

En cers, il ébouriffe un mas de Catalogne,
Parcourt le val d'Ossoue allant en s'emmurant.
Aux lapiaz, aux pierriers, il s'agrippe et se cogne
Et retombe en mourant.



La bise hurlant au nord annonce givre et glace
Et tangue sous l'aura d'un orbe boréal,
Sur la steppe neigeuse épandant avec grâce
Son charme nivéal.

Toutes voiles dehors, aux caprices d'Eole,
Suroîts comme noroîts embarquent les marins,
Ces conquérants des mers délaissant leur geôle
Pour ancrer leurs orins.

Le khamsin, le simoun suivent les dromadaires
Voguant parmi les regs. Plissant l'immensité
Du sable et des oueds, ils moulent, lapidaires,
Le désert visité.

Dans le septentrion, l'aquilon règne en maître.
Violent, il s'exprime en assauts forcenés.
Irascible, il domine en laissant apparaître,
Tous ses coups assénés.

L'alizé sur les blés, en été, batifole.
Il est doux, parfumé de toutes les odeurs.
Quand il va taquiner, sur le lac, une yole,
Il joue aux maraudeurs.

Torride comme un four, le foehn, dans la montagne,
Vient assécher la gorge et lécher ses parois.
Se hissant aux sommets, remontant de Romagne,
En pompe et bons arrois.

Pulsion du Languedoc, la rude tramontane
Sur le golfe du Lion fige un port esbaudi,
Accablant un platane en la plaine occitane
Du canal du Midi.

P.S. :

Que m'importe d'avoir à ma porte,
Un autan qui me dit qu'il m'emporte ;
Ainsi la muse qui m'exhorte,
C'est bien le vent qui me l'apporte.
Il me transporte, il me conforte
Sa flamme au cœur n'est jamais morte
Puisque toujours, elle m'escorte
Où l'existence est la plus forte

Serge Laurent

Pierrot et Colombine

Pierrot, baigné de lune, assoupi sur sa branche,
Se berce de musique et se saoule de chants.
Il lui faut pour rêver s'endormir aux couchants
Lorsque l'adieu du jour met du sang sur sa manche.

Une étoile amoureuse ondule et se déhanche
Voulant communiquer ses sentiments touchants
Et du fond du cosmos, en clins d'œil attachants,
De ses longs cils d'argent, verse une larme blanche.

Elle dit : "Mon ami, réveille-toi bien vite !
Je m'émeus de te voir si seul et je t'invite
A venir me rejoindre au cœur de mon verger

Car je suis Colombine et fille de berger,
J'emmène dans le ciel, les enfants éperdus,
Que je prends par la main, quand ils se sont perdus"

Serge Laurent



Irmengarde

Chaque jour, elle va rejoindre l'ermitage
Pour parer la chapelle et le bouquet offert
Rappelle que Gerlach, en ces lieux, a souffert
Dans la fidélité d'un amour sans partage.

Des créneaux du château défendant le village
Elle a guetté, scruté un horizon désert.
De retour, son promis qu'un mauvais sort dessert,
Dévoré par la lèpre a perdu son visage.

Elle a veillé des nuits, priant et implorant,
Noyée en son chagrin au chevet du mourant
Dont, au dernier moment, elle a voilé la face

Puis quittant Saint-Michel, éteignant la bougie,
Irmengarde a rejoint le couvent, pour la vie,
Close comme ces fleurs quand le soleil s'efface.

Serge Laurent



Le fantôme

C'est l'heure sombre où les ténèbres
Plantent au cœur, le désarroi,
Parant de crêpes et d'effroi,
Les tombeaux sourds des lieux funèbres.

Sous les douves au calme terne,
La lune effleure le manoir,
Eclaboussant le rempart noir
Où se promène sa lanterne.

Minuit tintant, un portail crisse
Où l'air sifflant vient s'engouler,
Où douze coups font s'écouler,
Le temps en marche où l'heure glisse.

Alors jaillit, une ombre pâle,
Une blafarde apparition,
Ame lugubre en perdition,
Dans son allure sépulcrale.

Dans le silence, elle se place.
Evoluant sans aucun bruit.
De qui vas-tu hanter la nuit,
Fantôme triste aux pas sans trace ?

Serge Laurent



Les nymphes

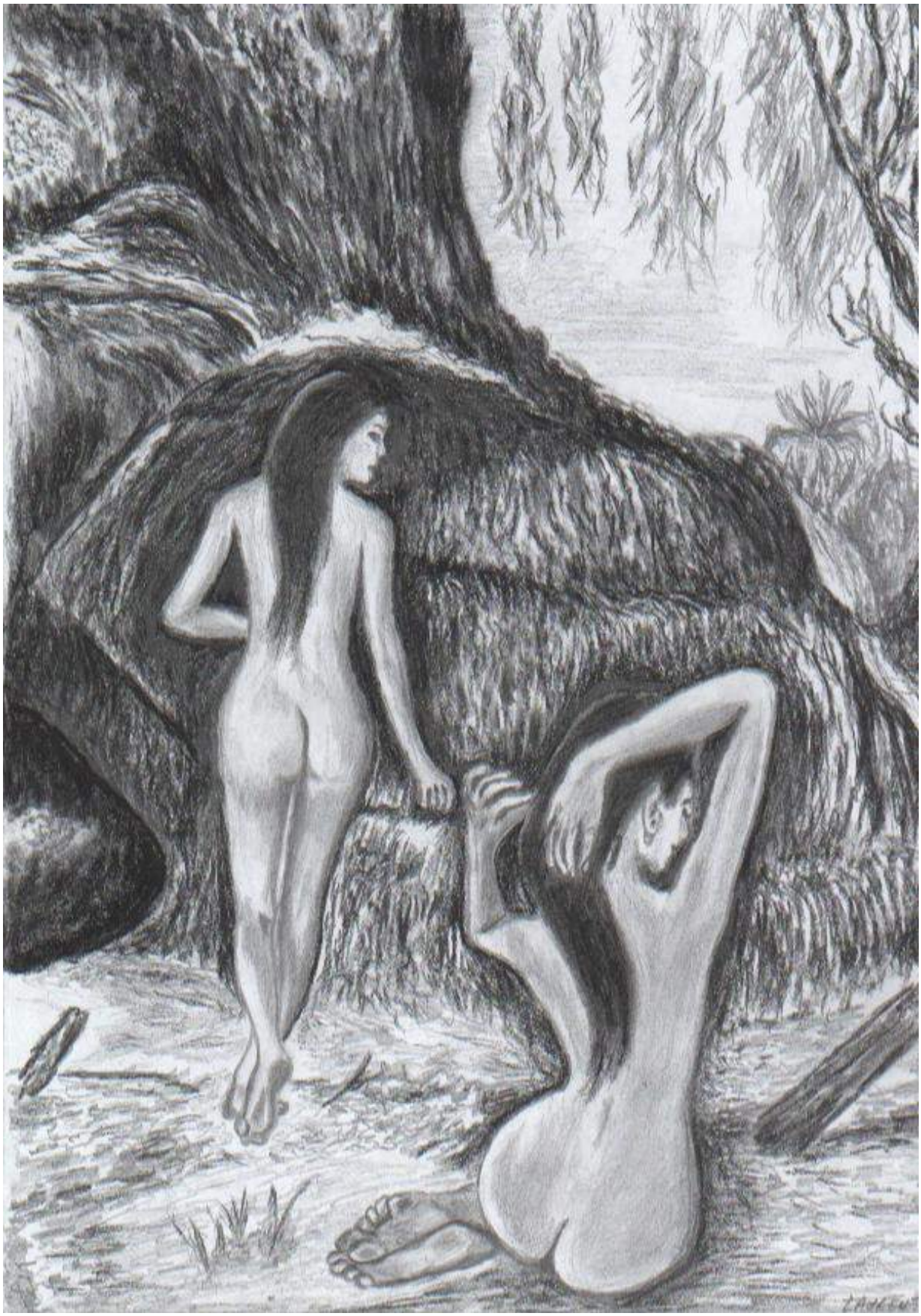
Quand la fontaine bruit où dansent les Naïades,
Elle apporte à la vie un rythme et son entrain
Et la forêt s'attache à livrer pour refrain,
Tous les enchantements du chant des Oréades.

La prairie ondule sous le ciel des Hyades,
Dont la Napée excelle à tisser le regain,
Et sous l'arbre, le sol s'enrichit de son gain,
Sur un tapis moussu peuplé d'Hamadryades.

Les nymphes ont promis de belles escapades.
Elles sont toujours là, au détour des sentiers,
Etant par leur nature orfèvres, bijoutiers.

Compagnes de l'esprit quand il part en balades,
Elles sont les atours d'un univers charnel
Que l'imagination tend à rendre éternel.

Serge Laurent



Merveilles et démons

Dans la forêt de Brocéliande,
Se promenaient quatre lutins
Ils égayaient toute la lande
Batifolant, gais et mutins.

La sorcière Mélusine,
De sa baguette de sapin
Pour un menu, de sa cuisine,
Transforme un légume en lapin.

Les trolls, habitants de l'Islande
Aux cascades, prennent leur bain.
Avec la nuit, tout en guirlande,
Aujourd'hui accueille demain.

Autour du cairn est une bande
Souffleurs, fluteurs, d'air de buccins
Entraînant dans leur sarabande,
Un cortège de capucins !

Dans le vallon, les eaux bruissantes
Font babiller quatre moulins,
Broyant dans leurs meules puissantes,
Les grains destinés aux boulins.

La cigogne tient par une anse
Un panier plein de chérubins.
Où l'amour vit, en récompense,
Elle dépose deux bambins.

Serge Laurent



Conte de la Montagne Noire

Sur la Montagne Noire,
Les sapins ténébreux
Des ravins vaporeux,
Nous livrent leur mémoire

Et les contes rodant,
Cavalent sous les cimes
Où le vent les décime
Aux rochers s'érodant.

L'humus s'accroche, sombre,
Dérobant le sentier
Où coule ainsi qu'une ombre,
Une souche en entier.

L'herbe en électuaires
Aux étranges pouvoirs
S'isole en ses repaires
Pour éclore les soirs.

Dessous les brins de brume
D'un rivage perdu,
La lune mauve allume,
Son bougeoir suspendu.



La silhouette obscure
D'un château-fort ruiné,
Vêt de sa ciselure,
Un tertre raviné.

Fantôme d'une dame,
Hantant les alentours,
Ici, gémit une âme
Allant de tours en tours.

Elle passe si blanche
Sur le rempart si noir
Brouillant d'un flou de hanche,
La glace d'un miroir.

Elle attend, fugitive
Et repart, seule encor
Quand l'aube se ravive
Sans un seul son de cor.

Son mari mort en guerre
Au service du roi,
Dans l'au-delà, il erre
Causant son désarroi.

Il reste au paysage,
Par une invitation,
De donner un visage
A l'imagination.

Magie et sortilège,
Induisent l'attraction
D'où sort le privilège
D'en extraire l'action.

Ainsi naît la légende
Au pli d'un parchemin
Et l'envie est bien grande
D'y tracer son chemin.

Serge Laurent

La vallée des Merveilles

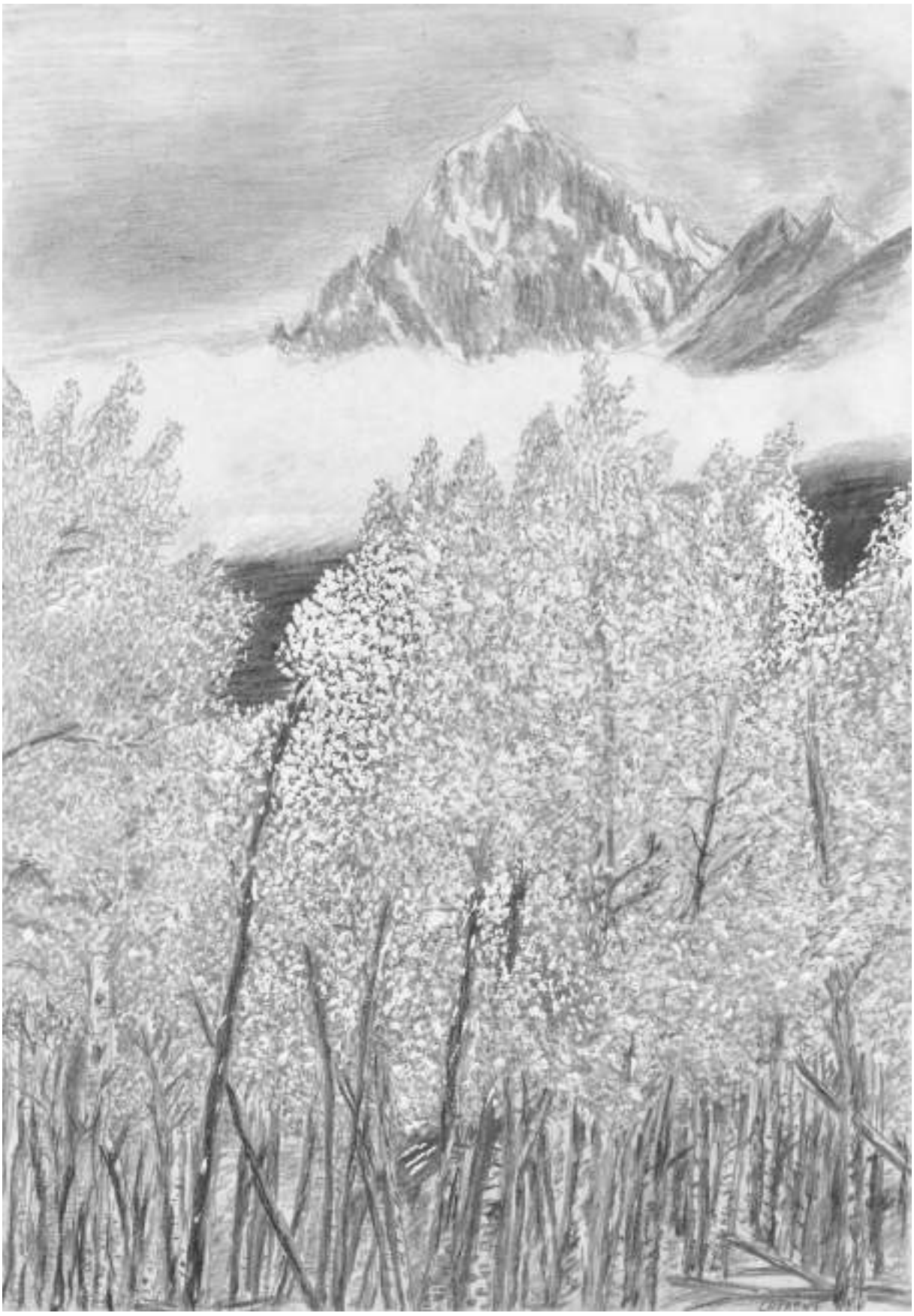
Au cœur des cimes effilées
Comme des coutelas tranchants,
L'ombre des parois empilées
S'éfaufile sur leurs penchants.

Les forêts ont leurs hallebardes
Hérissant des abîmes figés,
Ravins feulant aux pas des hardes
Franchissant les murs érigés.

Les rochers balafrés de runes,
Témoignent d'un lointain passé
Que la ronde de nuit des lunes,
Dore d'un geste compassé.

Jours et nuits sculptent l'édifice
Où le vent gémit, affairé,
Ranimant de vieux maléfices
Sous les rocailles, enterrés.

Ici, le temps brosse son temple
Où quelques traces des humains
Ornent les pierres pour l'exemple
D'un art buriné de leurs mains.



Le mystère en ces lieux subsiste,
Inscrit comme un lien éternel
Où le passé présent, résiste
Et se révèle exceptionnel.

Ainsi, muet dans le silence,
Se répartit le flot des cieux
Et la légende prend naissance
Où la beauté séduit les dieux.

Quand l'homme laisse des repères,
Par monts et par vaux incrustés,
Il met ses pas aux pas des pères,
Plus fermes et plus ajustés.

Torrents et lacs luisent d'eaux pures
Le granit orne les tombeaux.
Où les âmes des fiers ligures
Allument aux pics, leurs flambeaux.

Un peuple ancestral, ici, veille
Sous des hiératiques piliers,
Que le regard qui s'émerveille
Ne pourra, jamais, oublier.

Serge Laurent



Le batelier de l'Achéron

Une barque apparait et glisse comme un songe
Sur le miroir d'une onde aux courants endormis.
Chaque jour écoulé égrène ses semis.
Le crépuscule est un sursis qui se prolonge.

L'humain sort d'un lys blanc. Dans un fleuve, il se plonge.
Il navigue au sextant. Le ciel sert de tamis,
Capitaine, il recrute et s'entoure d'amis,
Explore un océan, trouve un mal qui le ronge.

Le destin suit son cours, bouscule son esquif.
Pour rejoindre des ports ou bien, des châteaux d'if,
Mais sur le dernier quai, une tombe est présente.

L'éternité vient clore une odyssée errante,
Lorsque vient s'amarrer pour traverser le gué,
Le vieux passeur de l'âme au chaland fatigué.

Serge Laurent



Drumm, le petit tambour de Borodino

L'enfant couché dessous la lune
Couvert de sang, sur un labour,
N'a pas lâché son lourd tambour,
Son compagnon dans l'infortune.

Ses doigts crispés sur la baguette,
Il entend, son cœur, palpiter,
Avant de se précipiter
Au seuil du trépas qui le guette.

Ce jour terrible où les mitrailles,
Fauchaient les lignes de soldats,
La tombe ouvrait aux candidats,
L'urne recueillant leurs entrailles.

La nuit passait comme un suaire
Crissant d'un long gémissement,
Jailli dans le vomissement,
D'un horizon incendiaire.

Petit bonhomme au grand courage,
Baptisé Drumm, en fla, en ra,
Il exprimait toute l'aura
Que pouvait offrir son jeune âge.

Unique bruit dans le silence
Succédant aux chocs, aux éclairs,
Le garçon tapotait des airs
Dont il connaissait la cadence.

Borodino, bataille ultime
Après Austerlitz et Iéna,
Prépare la Bérézina,
L'hiver choisissant sa victime.

Moscou attend. La steppe est libre.
Le gamin, de ses poignets gourds,
Sur son tambour frappe à coups sourds
Pour que l'appel résonne et vibre.

La dure peau se fait entendre
Léguant à l'aube ses frissons
Dont les grognards aiment les sons
Quand ils progressent sous la cendre.

Abandonnant souffrance et peine,
Les survivants se sont levés,
Rassérénés et retrouvés,
Par ce signal qui les ramène.

S'encourageant d'une accolade,
Les voltigeurs et les hussards,
En déjouant tous les hasards,
Guident leurs pas sur la roulade.

La Grande Armée est rassemblée
Prête à poursuivre son destin
Quand elle voit dans le matin,
Aux rais d'une gloire comblée,

L'empereur, avant qu'il n'expire,
Prendre le gosse dans ses bras,
En son costume d'apparats
Pour écouter l'enfant lui dire :

"Brave Sire, vive l'Empire !
Le seul pays auquel j'aspire,
L'unique raison qui m'inspire,
C'est l'Europe qu'il faut construire,
C'est vivre en paix pour y sourire !"

Serge Laurent

Nocturne

Reposez, braves gens ! Pour vous, la garde veille !
Sur le chemin du guet, de poternes en tours,
L'allumeur de lanterne est déjà de retour
Pour mettre au réverbère une aube qui s'éveille.

Ecoutez, gentils gens, la nuit qui vous conseille !
Son ombre de velours couvre les alentours,
Edredon satiné des indécis contours,
D'où l'agrafe d'un astre en brillant, émerveille.

Sommeillez, pauvres gens ! Dans la venelle obscure,
Dormir, c'est oublier ce qu'un jour dur, procure
A l'indigent jeté sur le froid des pavés.

Riches bourgeois, ronflez dans votre sinécure !
Mes doigts qui n'ont jamais connu la manucure
Ferment les yeux des morts, par les larmes, lavés.

Serge Laurent



La planète des belligérances

Latitudes sans nom aux immensités vides,
Le désert étale ses rivages dorés
Où quelques reposoirs aux palmiers éplorés
Lissent leurs gours avides.

Outre un soleil de plomb que dévore la nue,
La chaleur garde inerte un horizon figé
Dont les lointains portent au regard affligé
Leurs mirages en vue.

C'est l'univers des djinns, des effrits, des génies,
Des esprits inventés, des contes enchantés
Où les oueds lascifs par les ombres hantés
Lâchent leurs eaux bénies.

La piste aux traits ténus tracée entre les dunes,
Guide les chameliers du couchant au levant
Ainsi, la caravane échange au gré du vent,
Chances et infortunes.

La hamada répand ses éclats en artiste.
Sa mosaïque unit l'arabesque au satin
Sous un dais niellé, attendant le matin
Aux doigts de céramiste.

L'érosion a rongé la face des falaises.
Eboulis, défilés, chaos déchiquetés,
L'affrontement latent de leurs champs briquetés
Eparpille ses braises.

Le décor est propice à tous les ethnocides.
La mort plus que la vie en spectre décharné
Fait ressurgir sans fin le malheur incarné
Des guerres fratricides.

Sachons nous préserver des haines écumeuses,
Des serres de Daesh, des griffes des mollahs,
Du hezbollah et du joug des ayatollahs
Aux fatwas venimeuses.

Nul besoin d'accepter ces fléaux sur la terre,
Pourvoyeurs de tombeaux, adeptes du licou !
Rien ne peut obliger à présenter le cou
Au fil du cimeterre.

Le Coran exutoire opposé à la Bible,
Chacun s'est disputé les faveurs du croyant
Par un monothéisme oppressant et voyant
Prenant l'athée en cible.

Un paradis nanti de vierges affables
Est promis aux guerriers pour des ébats scabreux,
Reitres, nervis, servants d'un culte ténébreux
Estampillent leurs fables.

L'infini du cosmos n'est pas né de l'hégire.
L'espace-temps défile en toute éternité
Où les âmes s'ouvrent à la fraternité
Pour ne pas se maudire.

En soixante mille ans d'évolution des êtres,
Le fondamentalisme afflue en religions
Et le surnaturel invite des légions
De démons aux fenêtres.

Salafisme, soufisme et leur absolutisme
Ne peuvent asservir les humains à des dieux
Il faut que la sagesse exhorte un ciel radieux
A moins de fanatisme

Cependant, l'argument d'un puissant aphorisme
Démontre clairement que de paix, il n'y a
Puisqu'au Moyen-Orient, l'islam ne renia
Jamais le terrorisme.

Ainsi, l'affrontement perdure, inéluctable
Où le spirituel sert de pouvoir au roi.
Il se donne raison par la force et l'effroi
Du Livre et de la Table.

Au jugement dernier, nous devons nous soumettre,
Au-delà de la mort, encourir les enfers,
Cloués au bois des croix, pris dans l'étau des fers,
Des maux qu'il faut admettre.

Un chevalier choisit pour combattre et survivre
De suivre un panthéisme épris d'humanité
Empreint de vérité, sans exclusivité,
Dans l'amour qu'il délivre.

Les temples résonnent d'appels, d'échos, de songes,
Transposant le passé d'aujourd'hui pour demain,
Excitant des tarés qu'ils arment de leur main
Et de tous leurs mensonges.

Les maures de l'ouest envahirent l'Espagne,
Berbères du Maghreb appelés sarrasins.
Leurs rezzous destructeurs déclenchaient les tocsins
En rasant la campagne.

L'expansion ottomane évolue en empire.
Les infidèles sont qualifiés de vauriens,
Trop rebelles aux bâts en bons épicuriens
Prédestinés au pire.

Califes, cheiks, émirs prônent la dominance.
Au sud, s'émancipant ; au nord, s'agrandissant
Vers un Occident riche à l'art insouciant,
Taxé d'inconvenance.

Déplorable mépris de la libre pensée,
La dévotion outrée entretient ses hôtels,
Plaidant l'hostilité aux perrons des autels
D'une foi insensée.

Au désir du pacha succédant à Irène,
Sainte-Sophie acquiert ses tours de minarets.
L'appel des muezzins ondoie en mascarets,
Nouveaux chants de sirène.

La femme est capturée et mise en esclavage
Sous l'œil d'un noir eunuque, assesseur sans pouvoir,
Protégeant la luxure habile à promouvoir,
La notion de servage.

La Méditerranée endura les pillages.
Le barbaresque a mis le commerce à rançon.
Sa felouque écumait, sans regret, sans façon
Au gré de ses sillages.

De nos jours, le phosphore arrose et tombe en bruine !
La ville est un mouroir emportant l'innocent,
Dans la consumation du bûcher indécent
De la morale en ruine.

La Charia insulte au droit des musulmanes.
Les houris des harems ont fui leurs conditions,
Visage dévoilé, sans honte et contritions
N'étant pas *"oulémanes".

L'idéalisation dompte les tyrannies
En préservant l'entente, en bridant les erreurs,
Décriant la doctrine, décrivant les horreurs
De torrents d'avanies.

La civilisation exclut les dictatures
Conservant un honneur trop souvent bafoué
Sans compter les efforts où son cœur dévoué
S'oppose aux forfaitures.

* Le féminin de ouléma n'existe pas, bien sûr !

Des milliers de cercueils, de dépouilles à suivre
Témoignent du néant des emblèmes tachés
Et jamais, les drapeaux qui leur sont rattachés
Ne peuvent leur survivre.

L'Occident se grandit par la démocratie !
La liberté chérie y puise ses valeurs
Quand partout, nous voyons décliner ses couleurs
Par trop d'impéritie.

Théisme, égotisme ont divisé le Monde.
Les peuples ont sué pour des apparatchiks,
De la junte birmane à l'aire des spoutniks
Et vivent dans l'immonde.

L'argent abreuve un veau tétant à deux mamelles,
La rentabilité et la cupidité,
Quand le vote se lie à la stupidité,
Pour touiller ses gamelles !

L'hégémonie extrait sa force des désordres
Pour porter au pouvoir monstres et assassins,
Et poster en faction un lot de spadassins
Dévoués à ses ordres.

Quand le commerce vend de la suprématie,
Il ouvre l'inventaire à tous les boniments
Sans respecter l'apport de nombreux règlements
Offrant leur garantie.

Puis, la surproduction conduit à la famine
Puis, l'abondance nuit en épuisant le sol,
Et la population fait part d'un ras-le-bol,
En montrant grise mine !

"Désunir pour régner" entretient l'égoïsme !
Les vers ont dévoré les vergers aux fruits mûrs
Et rongé tant d'Etats qu'ils sont creux dans leurs murs,
Fermés à l'humanisme.

La lâcheté fournit les complices du crime
Et ne pas résister, c'est dire aux ennemis :
"Je me rends sans combattre et deviens le soumis
De celui qui m'opprime".

Subir, toujours subir, devient intolérable.
Bla bla bla par ici et bla bla bla par là.
Avons-nous réagi quand l'avenir parla
D'un futur misérable ?

Le droit n'a pas le droit de nuire à la justice ?
Le despotisme affecte un déni souverain
Nous rappelant souvent que dans un broc d'airain,
Le nectar est factice.

Les bouchers ont tué sur les deux hémisphères,
Jaune ou blanc, rouge ou noir ; génocide arménien,
Shoah, Holodomor, "Sayfo" assyrien,
Tutsis et leurs misères.

Il nous faut ajouter aux listes des carnages,
Le totalitarisme honteux et meurtrier
Inscrivant tant de deuils sur le calendrier
Des morts et des dommages

Staliniens et nazis, fascisme et bellicisme,
Mussolini, Hitler, Pol Pot, Mao, Franco
Atteignent les sommets du despotisme and Co,
Paranos du cynisme.

A sa disparition, l'espèce s'évertue.
Le barbare est rétif à toute éducation
Quand la philantropie est par sa vocation,
La loi qui s'institue.

Cependant, l'égorgeur réapparaît sans cesse.
Il revient comme un cycle au détour des saisons,
Décimant les foyers, habitants des maisons,
Voués à la détresse.

Rien ne va plus ici, aux bouges planétaires
Où l'avenir se joue en des jeux de hasard !
Les tripots de l'argent sont des nids de busards
Et des terriers sectaires.

Le progrès s'exporte sans l'apport d'une glose
Il n'est que le brouillon imparfait du présent.
Nous sommes prisonniers de ce que l'on pressent,
Quand l'évasion est close.

Désordonné et fou, il court à perdre haleine,
Laisse sur le carreau bien des gens abrutis
Et dans les débarras de ses tutti fructis,
Vide les bas de laine !

La politique doit aiguiser sa maîtrise :
Le pauvre s'appauvrit ; le riche s'enrichit
Et la situation au miroir réfléchit,
Pagailles et traîtrise.

Dans les galimatias affrétant les colères,
L'incompétence frappe à tous les échelons.
A l'administration de serrer les boulons
Pour bannir les galères.

Le besoin fait les vœux de ce que l'on souhaite.
La non-réponse crée une insatisfaction.
Pour garder son crédit, la communication
Gagne d'être parfaite.

La fake-news foisonne exigeant une audience.
Saturant les réseaux d'infos à oublier
Le complotisme aveugle enfourche un destrier
Pour dévoyer la science.

Dans un foisonnement d'intentions malhonnêtes,
Dans le charivari secouant les nations,
L'oasis restera pour nos destinations,
Un terrain de conquêtes.

Ces lieux de solitude au naturel paisible,
En silence illustrant leur pétrification,
Demeurent un symbole à l'édification
D'une paix accessible.

Temps miséricordieux,
Avez-vous existé,
Sans l'homme et sans ses dieux
Qui nous ont attristé ?

Serge Laurent

Philosophie chinoise

Celui qui jurera au cours de ses journées,
Qu'il est comme une abeille active en ses travaux
Plus costaud qu'un taureau s'engraissant dans les vaux,
Bosseur comme un cheval bâté pour les tournées,
Avant de s'avérer, crevé comme un cabot,
S'empressera d'aller chez le vétérinaire
Etant probablement un bourricot pour braire
Coupant un chêne entier pour tailler un sabot.
Nous traduisons ici, l'esprit de Chang Ying Yue,
Voyant l'homme courir, à dia comme à hue
Pour imiter le singe au milieu de la rue
Et révéler soudain, de façon incongrue,
Que la bête qu'il est, y fait le pied de grue,
Défile au pas de l'oie, invective et blatère,
Dealer, ouvre l'enfer où la racaille opère,
Où vautour, faisan et vipère,
Il prospère !

Serge Laurent



Sophisme ou philosophie

La sagesse s'extrait du cœur de la folie !
L'une à l'autre assemblée et du même penchant,
Tour à tour, instruments harmonisant leur chant
Où l'autre se rallie.

Trop de sagesse nuit au destin des réformes
Et l'effet recherché s'en trouve modéré.
Un texte sans saveur, risque, trop pondéré,
D'ignorer goûts et formes.

La clarté ne vient pas d'un comble d'artifices.
L'idée a son élan venu de toutes parts.
L'inertie interroge et dresse ses remparts
Couverts de maléfices.

L'étincelle jaillit… L'expert tient sa ficelle...
Le génie a son lit au milieu du torrent,
Orpailleur extirpant du limon récurrent,
L'or de son escarcelle.

L'homme dit "J'ai du cœur". "Prend mon cœur" dit la femme.
La bonté ne vient pas de la stupidité,
Pas plus que la sagesse appert d'hérédité ;
C'est le propre de l'âme.



Alors, entre les pleurs, sachons aussi sourire,
A l'imbécile heureux, à l'indigent sournois,
Ouvrons à larges dents, la porte à nos émois
Pour minorer le pire.

Oublions les enfers que l'homme pieux redoute,
La menace promise au glaive suspendu,
Le bonheur éphémère, à jamais, répandu,
Par le soupçon d'un doute.

Soyons ce torturé que l'on mène au supplice,
Quittant une chiourme où rien n'est pardonné.
Les siècles passés ne nous ont pas donné,
D'autre habit qu'un cilice.

Si Pierrot contemplait de son astre lunaire
La fourmilière humaine et son agitation,
La multiplication de chaque habitation,
Au confort lacunaire…

Il pourrait s'étonner que cette multitude
Ait pour occupation, l'art de s'exterminer.
Mais la guerre et la peste aident à cheminer
Vers la béatitude.

Les ans s'accumulant pour bâtir une vie,
Ils sont sensés mener l'esprit à son sommet
Mais l'âge est un ingrat et, de ce qu'il promet,
Ne reste que l'envie.

S'il faut autant de temps pour construire son rêve,
S'il faut prétendre à tout pour ne rien emporter,
Ce concerto de maux qu'il nous faut supporter
N'est qu'une erreur sans trêve.

Au pouvoir sans raison, l'anarchie erre et couche.
La forfaiture y couve et la brutalité.
Le tyran apparaît par la vénalité
Du vote et de la bouche.

L'humanité s'accroche à la démocratie
Mais toute liberté peut y sombrer soudain.
L'électeur peut semer dans trois pouces d'andain,
L'ivraie et l'ineptie.

N.B : C'est la peur de la mort qui nous fait vivre,
Et c'est la mort qui nous délivre.
Le sophisme traduit ce que le sage honore
Et ferme par raison, la boîte de Pandore.

Poète prend ta lyre et vient nous faire rire !
Que Madame Tabouis, ressuscite aux studios
Quand tant de mauvais bruits stimulent les radios
Il faut le dire, il faut l'écrire,
Le monde est en délire… !

Serge Laurent

Je m'appelais Soljenitsyne

Il y avait ce blanc pour occulter la terre,
La neige et le néant pour ces gens des stalags
Délivrés des nazis pour entrer aux goulags
Dans ces camps de travail où la mort vous libère.

Quand tout un collectif nourri d'incompétence
Asservit tout un peuple à des clans sans esprit,
Le système bâtit un bagne qu'il chérit
Désignant les damnés voués à la potence.

Oh ! mon pays glacé comme leur cœur de pierre,
Sans joie et sans envie où dans l'égalité,
Ta plaine est un suaire et la fraternité,
Cette sérénité qui sied au cimetière.

Nos jours sont l'expression du concentrationnaire,
Enfermant la pensée en un club effacé,
Ne voulant pas remettre en cause le tracé
D'un brutal utopisme armant le tortionnaire.

Triste bureaucratie à la méthode aveugle,
Voulant tisser l'absurde au métier asinien,
Le marteau sur l'enclume étant le quotidien
De la forge où l'esclave ahanant, souffre et beugle.

Ductile et façonné par un sort arbitraire,
Nous avançons sans but et fouillons une mer.
Le gardien abusé du mal d'Alzheimer
Ne sait plus si le loup doit hurler ou bien braire.

Ivan Dénissovitch condamne le régime.
Il faut que nous soyons Gauvain ou Perceval
Pour qu'au fond de l'effroi, nous trouvions le Graal.
Nous autres chevaliers, nous combattons l'abîme.

Nous avons fait le cercle afin de nous défendre.
En ces temps de terreur et pour la liberté,
Nous avons dénoncé, informé, alerté,
Pour que le monde cesse enfin, de se méprendre.

Au festin des vainqueurs, ils ont fait leur partage.
Ceci est notre chair ; ceci est notre sang.
De trois traits de crayon, ils ont coupé les rangs
Des peuples exilés, condamnés au servage.

Les ogres du pouvoir sont les seuls responsables
Des maux universels, de notre condition.
Mais de les soutenir amène à contrition.
Le fatum n'absout pas l'enfer des misérables.

Entre les barbelés, devenons sarcastiques.
L'idiotisme régnant, nous autres cancéreux
Trouverons dans le mal quelque chose d'heureux,
Un sacre douloureux aux effluves caustiques

Car côtoyant la mort, en regardant les vides
Nous voyons clairement l'effet des vanités,
Les partis s'immoler dans leurs insanités
Et les apparatchiks devenir plus stupides.

Quand quelques potentats éteignent la lumière
Qui veille dans le cœur de chacun des humains,
Quand un dispositif paralyse leurs mains,
Toute émancipation vit son heure dernière.

Le souffle des tyrans a des accents funèbres.
Ils montent sur la lie épandant leurs fumiers,
Ensemencent la peur et sordides fermiers,
En fauchant une aurore ensilent les ténèbres.

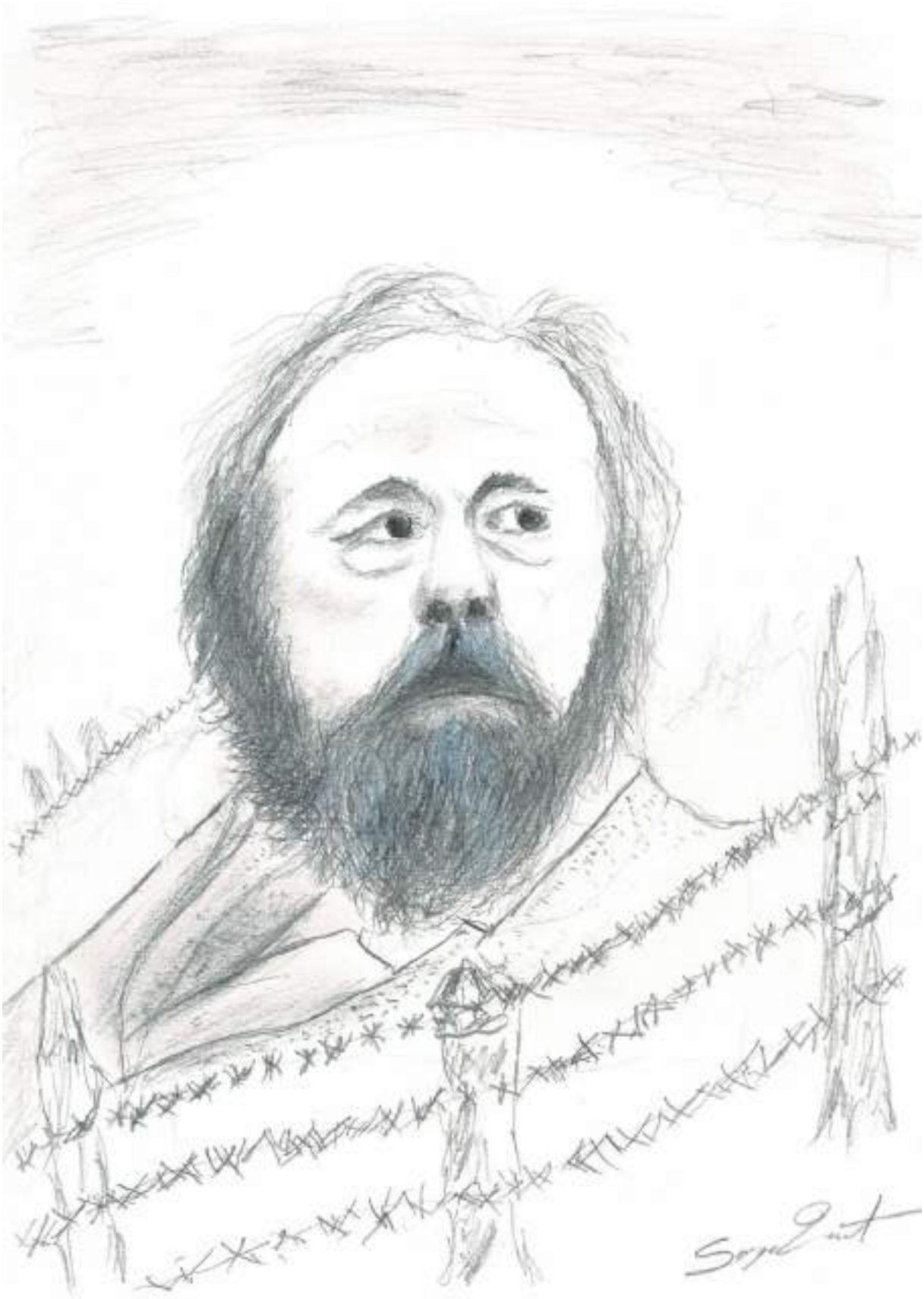
Mon œuvre restera le combat des tragiques.
Je devais relater l'incivilisation
De mon pays, brûler son illumination
Au brasier révolu des rêves nostalgiques.

J'ai miné le palais du monstre soviétique.
L'archipel répandu comme du plomb fondu
A rendu son espoir au renégat tondu
Et, dessous le crépi, lavé le cosmétique.

La Russie a vieilli, de Lénine à Staline.
Le grand vent sibérien, du communisme honni
Emporte les blasons de ce spectre banni.
J'étais un prisonnier nommé Soljenitsyne,
Cette âme des isbas qui changea le destin,
Une voix de là-bas, écoutée et divine
Pour parler de conscience et servir de témoin.

En hommage au grand écrivain russe disparu
Prix Nobel de Littérature

Serge Laurent



A l'écolier

Use ton tablier sur le bois de la table,
Apprends tout le savoir pour un jour glorieux ;
L'univers se conquiert en cours laborieux,
Ecolier indécis sous le poids du cartable.

La connaissance apporte un sort moins détestable
A ceux dont le courage ouvre l'œil curieux,
L'ignorance asservit aux jougs injurieux
Et son ère sécrète un venin redoutable.

Use sur le papier, ton crayon et sa mine ;
Gagne ta délivrance où le livre culmine
En y puisant richesse et notoriété.

Parcours tous ces écrits qui sont notre mémoire,
Retiens tous ces récits alignés dans l'armoire
Et ton nom s'inscrira dans la postérité.

Serge Laurent



La transcendance

Quand dans l'immatériel apparut la matière,
L'Univers en combla son abîme béant.
Du chaos existant écartant le néant,
Le vivant occupa son home de poussière !

La brume envahissait la nuée assoupie.
Les dieux qui s'ennuyaient s'étaient tous endormis.
A leurs pieds se taisait, une cour accroupie.
Jupiter s'irritait de n'avoir pas d'amis.
Aux prémices de l'aube, il saisit la lumière.
"Je vais créer, dit-il, un être intelligent.
Il naîtra dans l'amour au berceau de Cythère.
A varier nos loisirs, il sera diligent".

Le vieillard de ses bras fit bouillonner l'espace,
Son regard dirigé vers les constellations.
La galaxie ouvrait l'huis de sa carapace
Entraînant son essaim de corps en translation.

Que de l'immensité des lointains insondables
Jaillisse la montagne avec ses fiers sommets ;
Que s'assemblent entre eux les plateaux et leurs tables,
Dans leurs étagements, accolés désormais,
Que gargouillent les rus, les gorges façonnées
Par l'onde bondissante aux mousses d'alevins,
Que dessous la falaise aux parois maçonnées,
Les doigts de l'érosion creusent gours et ravins.
Ils garderont les tours d'un palais gigantesque
Sous un dôme d'azur piqueté de clous d'or
Où la pièce à jouer, tragique ou romanesque,
Aura pour son intrigue alcôve et corridor.

Ainsi de nos balcons, côtoyant les étoiles,
Nous observerons tout. Les saisons veilleront
A changer les décors et déplier les toiles.
Sur des estrans de sel, les mers s'affronteront.
Les horlogers du temps prescriront les programmes.
L'angoisse et le plaisir, la joie et l'émotion,



S'exprimeront sans cesse en enchaînant leurs gammes.
Chapelets de coraux ou geysers en fusion,
L'aube et le crépuscule éclaireront l'arène.
Qu'à nos yeux contempteurs, l'arche soit profusion
Sous un lustre solaire enflammant chaque scène".

La nature à son rythme anime l'édifice
Où l'être s'interroge et consulte un devin.
Il va développer la ruse et l'artifice,
Jongleur et baladin, né d'un souffle divin.

Dans le soir embaumé, les orgues basaltiques
Font vibrer les canyons et l'ambre du rocher.
Des trompettes de cuivre aux bouches granitiques
Font tinter le cristal où l'igue va locher.
A l'orchestre avivé, d'un roulement sonore
Se joignent les tambours des galets sous les eaux
Et sous le firmament que la lune colore,
La musique s'élève et chute en mille échos.
Cheveux fous des soleils, les traînes des comètes
Embrasent de lueurs le front du chapiteau.
Ce bouquet d'artifice enrubanne les crêtes
De freluches d'argent dansant sur les coteaux,
Où des chênes chenus pincent leurs contrebasses,
Où passe comme un pli l'aile des cormorans
Quand balafons et gongs heurtent les calebasses
Où le lit des ruisseaux embrasse les torrents.

La civilisation s'impose, populaire
Va choisir ses couleurs, organiser ses sons
Et les peuples grimper l'escalier séculaire
Dans un apprentissage aux nombreuses leçons.
L'intelligence est-elle un flambeau sans limite ?
Poursuivant son essor, activant son ressort,
Elle demande aux dieux que son outrance imite
Le pouvoir, la puissance améliorant son sort.

L'homme, ce funambule avance en équilibre
Et l'effroi le saisit en sondant l'infini,
Un pied dans l'esclavage en croyant vivre libre
Sur le fil périlleux d'un but indéfini.
Après avoir dompté la planète sauvage,
Le climat de la terre et les courants de l'air,

Après s'être nanti d'expérience avec l'âge,
Il devient l'officiant des feux et de l'éclair
La terre étant restreinte, il regarde les astres,
Dans le fond du cosmos, y voyant l'avenir.
Mais le chemin spatial n'est pas sur les cadastres.
Même si l'ambition voudrait y parvenir.
L'âme est une entité au statut d'immortelle,
Invincible utricule attirant les vertus,
Particules en lot d'origine éternelle,
Assimilant l'esprit de ceux qui se sont tus.
Elle est dans l'au-delà, la foi de l'humaniste.
Quand son envol quitte les corps ayant vécus,
Rai supraluminique et spiritualiste,
Eclairant de la nuit, les ténèbres vaincus.
La comédie humaine est prolixe en spectacles
Amuse les saisons, met le Monde à l'envers.
Tour à tour magicienne engendrant des miracles
Elle exerce son rôle et remet les couverts.
La paix, la liberté renforcent l'espérance.
Emouvant, hilarant, grotesque ou délicat,
Le théâtre s'abonne au bonheur, à l'aisance.
La guerre est presque éteinte et verse moins de sang.
Pourtant, d'un jour maudit, jaillit l'inconcevable.
Un barbare cruel, ignoble et démentiel
Atomise la terre et fige sous le sable,
Progrès et novations avec leur potentiel.
Le silence retombe où se vident les pistes.
Les tympans assourdis et le cerveau qui bruit,
Les dieux sont repartis, anéantis et tristes,
Leur divertissement ayant été détruit,
Il resta cependant, sous la cendre et les bris,
Deux figures d'argile et des moules d'artistes.

Serge Laurent

Le rêve insaisissable

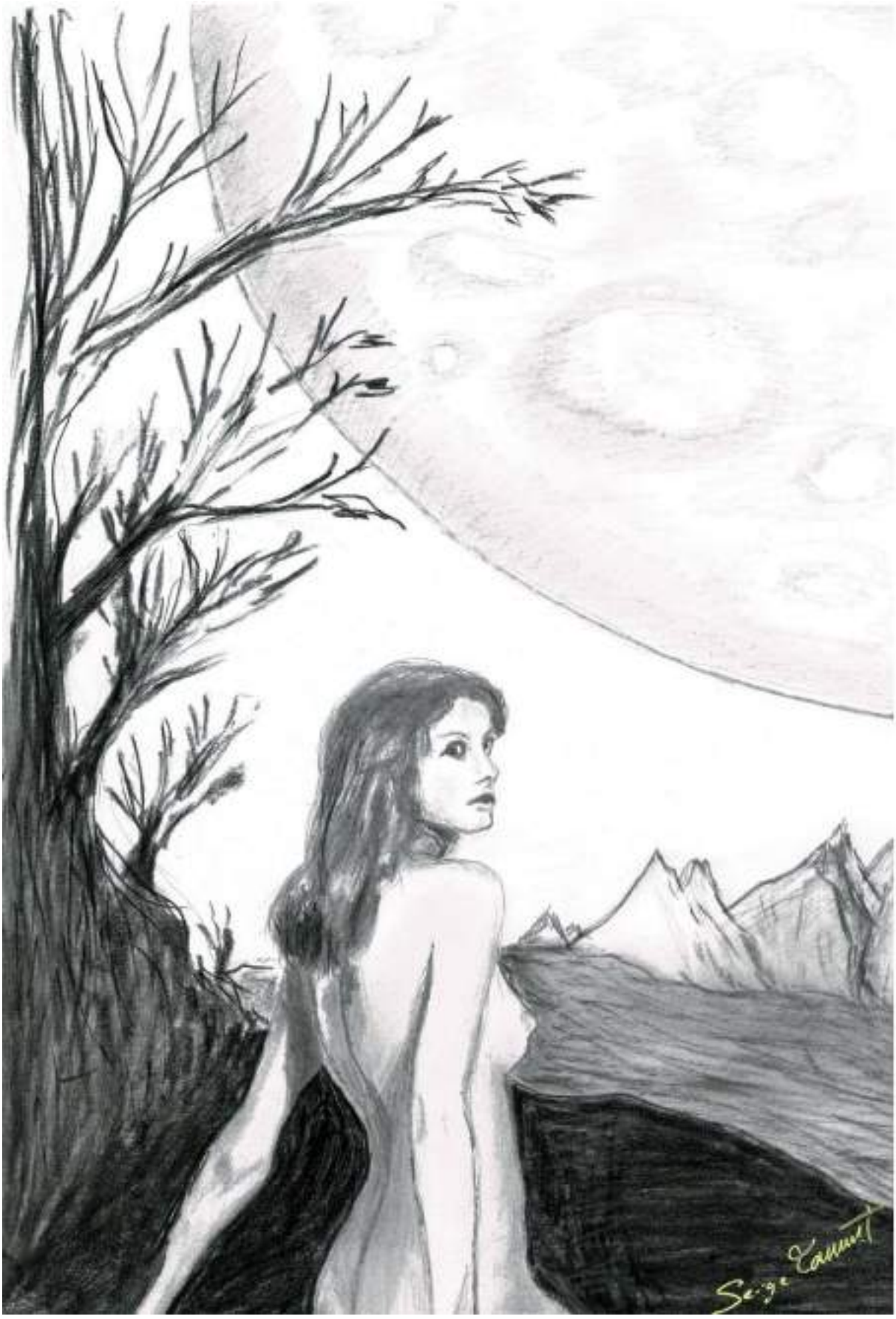
Un monde en renouveau, délivré de ses haines,
C'est un rêve puissant, fervent, obsessionnel,
Une réminiscence, à l'appel solennel,
De pays oppressés, échappant à leurs chaînes.

Ce visiteur fréquent m'informe de leurs peines.
Il revient, incessant, convainquant, passionnel,
Laissant dans mon esprit, son souffle émotionnel,
Empreint d'Humanité et de nations pérennes.

Des faits naissent les vœux, les souhaits, les demandes
Et les législateurs méritent des amendes
S'ils édictent des droits pour montrer leurs travers.

Ainsi les lois servant l'essor des dictatures,
La Condition humaine au gré des écritures
Se nourrit d'un mensonge aux usages pervers.

Serge Laurent


Serge Lamant

Les vergers existentiels

Un oiseau qui s'envole en portant un message,
C'est le point d'une phrase écrite dans le ciel,
C'est un trait soulignant le soleil et le miel
Quand un sourire naît éclairant un visage.

Un berceau qui babille est un lit pour un ange
Explorant l'univers en y posant les yeux,
Des bras pour le porter en des langes soyeux
Et lui montrer l'envers d'un décor si étrange.

Les chants montant des nids où vivent les familles,
Les rires des enfants peuplant leur liberté,
Les coloris flambants d'un azur velouté,
Bourgeonnent quand la paix fait pousser ses charmilles

Ainsi, toute existence en sa valeur profonde,
Donne à l'humanité, sa créativité.
Détruire, c'est nier toute nativité.
Instruire, c'est lier terre et mer dans le monde.

Serge Laurent



Evolution

Au cœur des cavités, à la faveur des torches,
Ils ont gravé leur legs pour la postérité,
Moulant l'obscurité à l'ombre de leurs porches
Avec dextérité.

Les décors des parois indiquent leur passage,
Où les chasseurs cueilleurs content leur condition
Avec la volonté de donner un visage
A leur génération.

L'humain s'élaborait en biffant le sauvage,
Pratiquant l'espérance et l'imagination,
Mettant l'intelligence à servir son image
Avec ostentation.

De son abri rupestre où la falaise bruine,
Où cascade l'eau pure en un bruit de métal,
Le Néandertalien a laissé sur la ruine,
Son doigt pariétal.

L'homme ainsi dérobait l'aire de sa caverne
A la férocité de l'ours et du chacal.
Sa lutte assortissait l'amour de la taverne
A l'instinct animal.



Il traversa la nuit de nombreux millénaires,
Inventa la survie et la domination,
Des dieux pour l'avenir, des lieux originaires
Pour bâtir sa nation.

Sapiens : Solutréens ou bien Magdaléniens,
Cro-magnons, Moustériens, ils ont été nos pères,
Êtres de chair et d'os en tant que nos anciens
Devenus plus prospères.

Ils avaient ce talent, naturel aux artistes,
Pour brosser bouquetins, mammouths, grands cervidés.
Ils les ont reproduits, s'animant sur les pistes
Avec les bovidés.

La grotte du Pech Merle a des millions d'années,
Les dessins de Cougnac sont de trente mille ans,
Lascaux, Altamira aux fresques épargnées
Sont de vastes écrans.

Le barbare y nicha pour régner sur l'espèce,
S'appuyant sur la guerre et l'extermination.
Il prépara sa proie au loup qui la dépèce
Pour l'ingurgitation.

Son esprit émigrant aux caprices des âges,
Il a construit, détruit selon ses ambitions.
Maître ou soumis, il fut fan des us, des usages
Et des contradictions.

Pour le bien, pour le mal, par-dessus les abîmes,
L'ange fut opposé aux noirceurs du démon.
L'Art était transcendant pour côtoyer les cimes
De Niaux au Parthénon.

Le livre du passé ouvrant sa couverture
Contient bien des échos sous les sols dérivants
Quand l'oubli, ce tombeau, quitte sa sépulture
Pour parler aux vivants.

Serge Laurent

De rivages en mirages, la vie

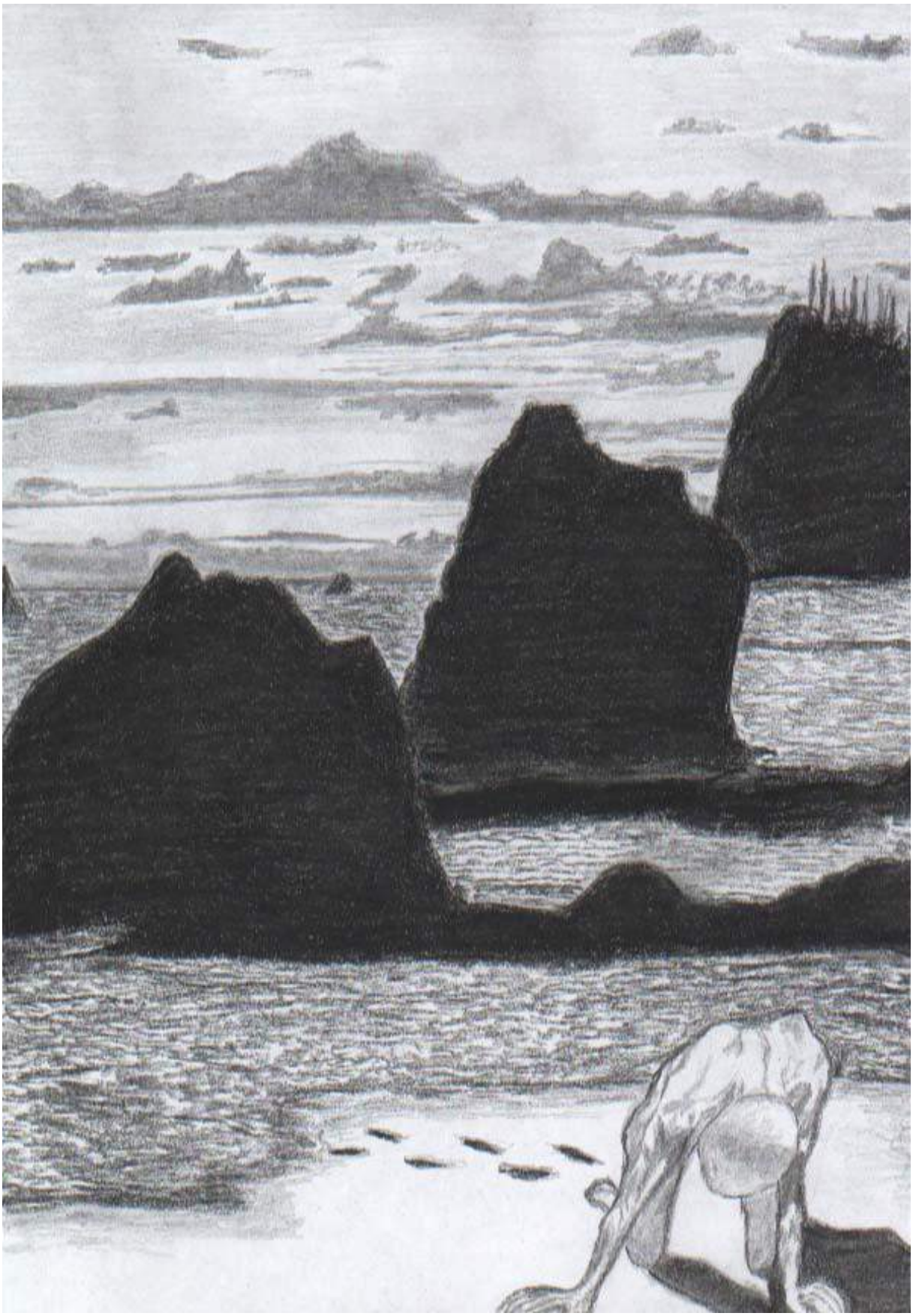
Dans le sang répandu que l'incendie assèche,
Aux vergers dont les fruits ne seront pas cueillis,
L'ombre appelle à la nuit sur les prés assaillis,
Où la guerre apparaît, violente et revêche.

Poursuivi par les cieux, l'horizon se dépêche,
Déserté par les dieux, effacés et vieillis,
Sous un soleil voilé dont les feux recueillis
Vont mourir, assoupis, dessous une bobèche.

Les égos s'affrontant sous le couvert des ruines,
Les défauts culminant quand le temps n'est que bruines
L'avenir se dérobe où l'humain se détruit.

Cependant, chaque jour où l'âge usé, défile,
Une foule s'empresse, et sans fin, se faufile,
Pour garder d'un passé, le souvenir qui fuit.

Serge Laurent



Mégalopoles

La ville est lumineuse
Mais le vide est stressant.
La cité radieuse
Est un lieu oppressant.

Les prisons de béton sur les êtres se closent
Où plus un seul humain ne tente d'en sortir
Et chaque âme végète à défaut de partir,
Ignorante des lieux où les roses éclosent.

La rue est un abîme
Où règnent les sauriens.
Le trottoir est au crime,
L'impasse est aux vauriens.

L'allevasse des cieux s'est anamorphosée
Au miroir asphalté des carreaux et pavés ;
Ses reflets font lever sur les sols délavés,
Les œillets goudronnés d'un acide en rosée.

Boulevards sans un arbre,
Démaillant leur tricot
Ils n'ont plus un escot
Pour habiller le marbre.



Le fanal s'est penché sur le brouillard, aveugle,
Torche fuligineuse auscultant les mitans
Et la place déserte où soufflent les autans,
Sort sa corne de brume où le désespoir beugle.

Autobus bucéphales
Au milieu des murs gris,
Ils mènent aux abris
Des parias en rafales.

L'effroi mêle ses cris aux sirènes hurlantes
Et va combler des puits attirant le néant,
Ouvrir l'antre maudit et le caveau béant
Où l'homme, sans appui, trébuche sur les pentes.

Les cités filandreuses
Etouffent leurs arpents ;
Leurs orbites sont creuses,
Où sifflent les serpents.

Métropole des hommes,
Etes-vous des tripots,
Pour attirer des gnomes
Au fond des entrepôts ?

Accolée aux estrans en des vagues trop fortes,
La foule des damnés transporte ses rochers
Construisant la Babel, des nochers et cochers
Dont le bruyant cortège embouteille les portes.

Comme une Babylone
Au destin répandu,
Quand une voix y tonne,
C'est un glas éperdu.

Bourgades filandières,
Aux tissages sans fin,
Arrêtez-vous enfin !
Laissez vivre les terres !

Serge Laurent

Divagations nocturnes

Le soir est un adieu propice à la tristesse
Où l'heure vespérale aux cadrans du couchant
Accepte de freiner l'horloge en sa vitesse
En modulant son chant,

Un chant de rossignol, familier du silence,
Accompagnant la nuit, cette dame sans bruit,
Qui vient nous apporter, loin de la violence,
La faveur de son lit.

Elle accorde en velours, la douceur de sa couche,
De suaves baisers pour guérir tous les maux
La fraîcheur d'une haleine au rebord d'une ouche
Où poser ses émaux.

Elle accroche ses feux à la hune, à la lune,
Quelques traits lumineux pour pavoiser les prés,
Un bain de crépuscule où se plonge la dune
Aux sables empourprés.

Une ombre oscille aux bois, fantôme des ténèbres,
Toute blessure ici, a ses caveaux hantés
Où se mêlent les deuils, quelques accents funèbres,
D'opus désenchantés.



L'intimité nocturne a pour don, la quiétude
Où l'âme a son refuge et les sens, leurs abris.
Le cerveau libéré recouvre l'aptitude
Pour rassembler ses bris.

Le souvenir produit tout le bien qui nous reste,
Les échos du passé, d'un bonheur aperçu,
Un peu de l'absolu retiré d'un beau geste
Qui nous sert de reçu.

Dans ce monde incertain, à l'inconstant visage,
Témoin des ans échus, d'horizons confondus,
L'espoir est amputé de ce qu'il envisage
Au fil des jours perdus.

Nous attendons souvent un meilleur improbable
Un sort plus favorable obtenu du destin,
Mais le temps est vorace autant qu'un ogre à table
Avalant son festin.

La terre en l'infini voit Dieu, lui donne face.
La condition de l'être est un lien hérité.
Par l'oubli des valeurs, elle meurt et s'efface
Dans l'immobilité.

La foi naît d'un ensemble aux vertus unanimes,
L'humain, c'est un gamin, rêveur et malicieux,
Imaginant des jeux capricieux ou sublimes
Pour conquérir les cieux.

Quand l'homme à son réveil épouse l'habitude.
Misérable de cœur, misérable d'esprit,
Il quitte avec regret, sommeil et latitude,
Où la paix lui sourit.

Le firmament transcrit les astres dans leur marche
Que déchiffre, le mage et traduit, le devin.
L'artiste en créateur dresse un temple et son arche
Pour toucher au divin.

Le cosmos apparaît aux yeux du noctambule.
Sa pensée évolue à cette observation
De la profonde nue où Phébé déambule
En sa scintillation.

Hécate et Séléné en naïades stellaires,
Complètent la triade où son halo astral,
Projette ses fanaux, falots et luminaires
Sous son orbe spectral.

Sous la voûte d'ébène aux statiques lanternes,
Illuminant le vide où meurent nos visions,
Ces lustres, si lointains qu'ils nous parviendront ternes,
Nous bercent d'illusions.

Dans la contemplation d'un univers si fluide,
Nous découvrons l'étoile étincelante au Nord.
Dans cette obscurité, où son index nous guide,
Elle luit au sabord.

Belle au septentrion, toujours horizontale,
Quand sa sœur dans le Sud argente les auvents,
Elle met la clarté de sa flamme frontale
Sur la rose des vents.

Équipages, marins, aguerris aux voyages,
Affrontent l'océan et parfois le néant
Ajustant leur sextant pour traverser les âges
Aux voiles les gréant.

Combien de réflexions trouvent là, leur usage ?
Combien de sentiments y cachent leur pudeur ?
Léto est conseillère et si l'amour s'engage,
C'est qu'il est un rôdeur !

Le soleil nous vieillit et notre peau se fane.
L'ennui qui nous assaille est un état qui nuit.
Il appartient au jour ce que la nuit condamne
Avec l'instant qui fuit.

Serge Laurent

L'esprit de la libre pensée

Pour cette humanité, tant de fois méprisée,
Pour cette liberté honorant l'Occident,
Gardons-nous d'accepter qu'une nation brisée,
Soit le lit du chiendent.

Nos pères ont choisi d'enseigner la culture
Où la libre pensée a tracé ses chemins.
Ils n'étaient plus forcés de suivre l'écriture
Des anciens parchemins.

Ils nous ont apporté l'éclat des lumières,
Pour nous débarrasser des ténèbres des cieux,
Ceux-ci sourds et muets à toutes nos prières,
Par l'absence des dieux . . . !

Il n'était plus question de laisser aux prophètes,
Un permis d'instruction pour des persécutions.
Les paradis fictifs peuplés d'houris en fêtes
Ont leurs assécutions.


Serge Lamirt

Les religions en guerre imposaient l'invisible,
Et colportaient l'enfer par leur compromission ;
Le fanatisme issu, du Coran, de la Bible
Régnant sans rémission.

Condamnant l'ignorance avec l'obscurantisme,
Combattant l'abjection et l'abomination,
Nous devons arrêter cet intolérantisme
Et sa domination.

Tant de passivité vise à la complaisance.
Assignant le fidèle à la complicité.
L'islam a généré toute la malfaisance
De sa duplicité.

Les rois d'ordre divin furent chassés du trône.
La République offrit le pouvoir aux mortels
Et la Constitution par la loi qui l'a prône,
S'empara des autels.

Un droit est défini pour être égalitaire
Le citoyen dépend de la laïcité
S'adonnant à sa foi sans qu'un propos sectaire
Menace la cité.

Les dogmes sont maudits, à l'instar des doctrines.
L'Occupation montra jusqu'où la lâcheté
Peut conduire un Etat, de la mouise aux latrines,
Sali et tacheté.

Sourates et fatwas motivent l'intégrisme
Les charias arment voyous et criminels
Allah et Mahomet, pivots de l'islamisme
N'ont rien de fraternels.

Les assassins sont là, avec le salafisme.
La décapitation suit la lapidation
Argumentant la peur en soutiens d'un sophisme,
Contre la dévotion.

Tous ces prédicateurs, adeptes du mensonge,
Ces manipulateurs de la diffamation,
Qu'ils quittent mon pays. Leur fin dicte mon songe
Et ma réclamation.

Allez, disparaissez, à vauvert, chez le diable
Où les colombes ont des serres de gerfauts
Car votre cruauté en plaie irrémédiable,
Révèle vos défauts.

Un voile dissimule une pierre tombale
D'un temple de Baal pour un monde à genoux.
Mais rien ne lavera de sa grâce tribale,
Le sang sur vos burnous.

De Samuel Paty, conservons la mémoire !
Dans son dernier combat contre l'absurdité,
Il a donné sa vie en joignant à l'Histoire,
Sa générosité.

A tous les croyants d'un monde meilleur

Le pacha Erdogan a trahi la Turquie,
De Kemal Atatürk et sa modernité.
L'affidé de l'islam livre Sainte-Sophie
Et la Sublime Porte à sa divinité.

Voulant ressusciter la puissance ottomane,
Être cheikh ou derviche au cœur d'un califat
Chérif de Fatima, gouverneur et chamane
Assis dans un sofa.

Renier Mustafa, tuer la République ?
A ce sinistre plan, le despote s'astreint.
Kemal vient délivrer de ton œuvre laïque,
La tombe qui l'étreint.

Serge Laurent

Le conteur du temps imparfait

Prologue

Aujourd'hui, jour d'hiver, j'ai l'âme nostalgique !
Pour un oui, pour un non, je pleure ou je souris.
Je suis moi, je suis toi ; je ne sais qui je suis
Du clown ou du tragique ?

Le monde est à l'envers. Ma planète est bien triste.
Ma culture interpelle un futur inconnu.
Si tout est de travers et le décor ténu,
C'est que le blues existe !

Je dédie au lecteur civil et militaire,
Cet ouvrage tissé au rouet du passé,
La fileuse y dépose un regard compassé,
Fidèle et solitaire.

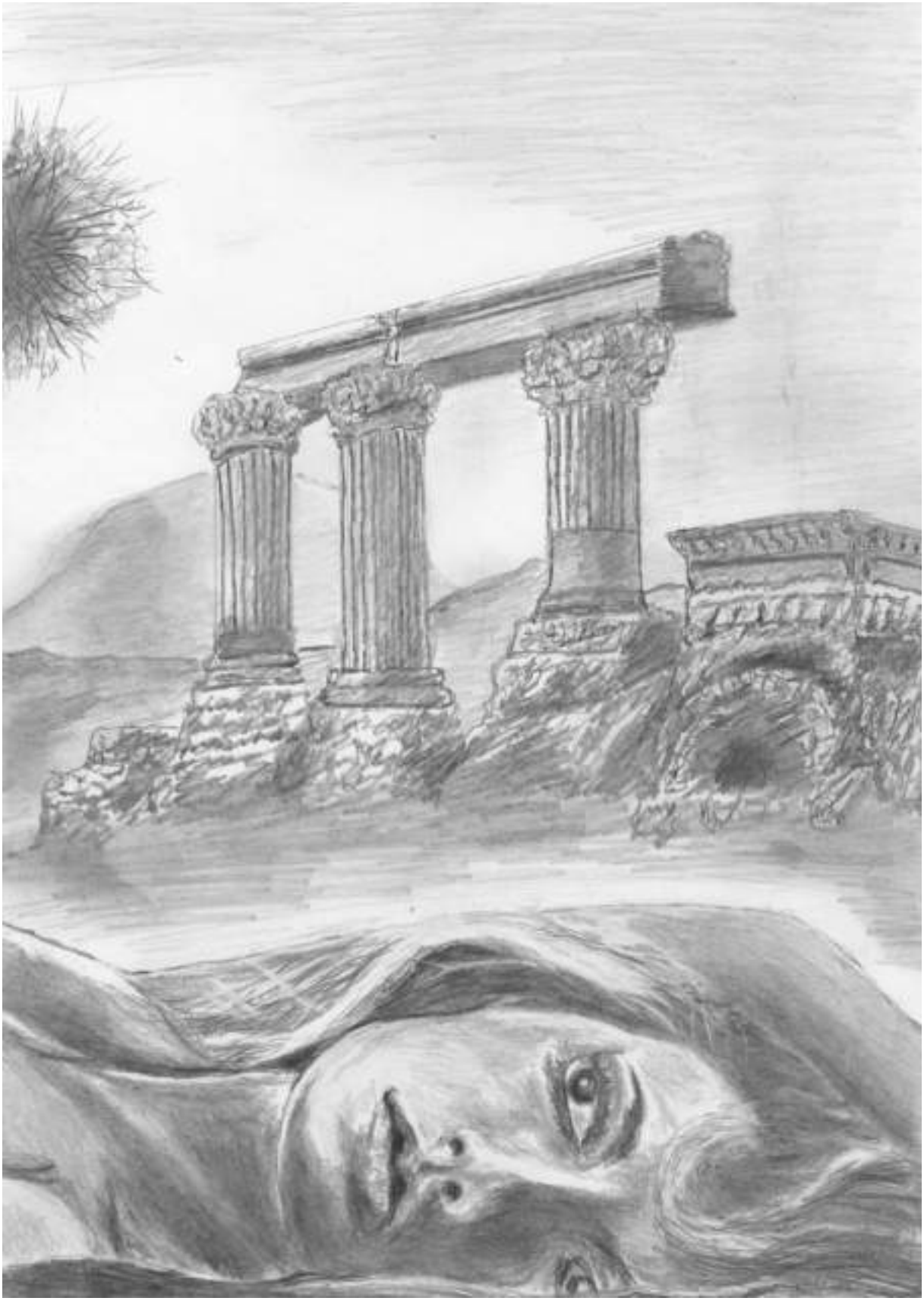
Il comble un certain vide où tout se précipite
Au fleuve sans retour d'un cours désenchanté.
Ce monde inféodé, par l'argent aimanté,
Vit de plus en plus vite.

Ma volonté décroît ; mes forces s'amenuisent !
Mais ma plume noircit d'encre le parchemin.
Pour porter témoignage au gré de mon chemin
Sans que les nuits me nuisent.

I - Le visiteur

Les voix sont des clairons dont les notes frissonnent.
Leur bronze au timbre clair porte la paix aux camps.
L'ennemi qui s'éloigne abandonne les champs
Où les clochers résonnent.

Quand Chronos de passage à ma porte s'invite
Vêtu d'un vieux veston déchiré, loqueteux,
Les brodequins usés aux sentiers raboteux,
Mon logis est son gîte.



Il s'assoit près de l'âtre où la flamme gravite
Tirant de sa mémoire un jadis hérité
Les jours gris, la nuit noire et le ciel irrité
Où son âme s'agite.

Il me parle de tout. Qu'il avait fait les guerres.
Son manteau s'égouttait, humectant les chenets.
Son chapeau chevauchait un crâne où deux bonnets
Gainaient ses traits austères.

La bûche consumée et la braise moins rouge,
Assoupi, fatigué, il tait sa narration,
Laissant casques phrygiens, drapeaux de la nation
Frémir au feu qui bouge.

Il avait vu périr des pays en dérive,
Des empires entiers éclater en morceaux
Et des peuples brimés, chassés de leurs berceaux
Sans asile et sans rive.

Relatant les conflits, les massacres, l'exode,
Les horreurs flétrissant l'humaine condition,
Le vieillard révèle de la malédiction
La source et la méthode.

Les notes de sa lyre appréhendent l'abîme.
Il égrène les mots propres à son métier
Comme ces instruments choyés par le luthier
Pour composer la rime.

La vieillesse a fripé la peau de son visage
Et son dos s'est courbé des efforts déployés
Pour planter l'oriflamme aux sommets côtoyés
Bornant son paysage.

La glèbe retournée amoncelle les traces
Des travaux accomplis avec dextérité,
Pour combler l'avenir par la célébrité
Des arts liés aux grâces.

Les reflets du foyer s'expriment sur sa face,
Où les tribulations ont creusé sans compter,
Les stigmates d'un sort impossible à dompter
Par haine de sa race.

Le rêve en des miroirs où l'amour vagabonde.
Parfois acclimatait l'ordre de l'univers.
Le trouvant merveilleux, ignorant de l'envers,
L'odeur nauséabonde.

A l'âge mesurant tout l'instant qui lui reste,
Il filtre au sablier les regrets, les émois,
L'éruption d'un bienfait glané au cours des mois,
Par l'à-propos d'un geste.

Il possède le ton élogieux du prétoire
Pour s'introduire à l'huis des portails et des seuils ;
Il plaide pour la vie en surmontant les deuils,
Prix de chaque victoire.

Les clans et les tribus se sont unis pour vivre.
Les peuples assemblés, établis en nation
Ont choisi comme guide une constitution
Avec des lois à suivre.

Le pouvoir confié, institua ses normes.
Le plus fort a sévi ; le plus faible a subi.
L'esclavage imposa son principal lobby
Et prit toutes les formes.

Les lueurs des flambeaux ont contré les ténèbres,
Edictant les menus des nouveaux testaments,
Assouplissant le poids des mauvais traitements
Aux résultats funèbres.

Mais au fond des caveaux où les maffias fleurissent
Pour collecter l'argent sans la nécessité
De pallier les défauts de la société,
Les libertés périssent.